Une passion partagée pour la vérité : Joseph Turmel et Alfred Loisy

Autor(en): **Talar, Charles J.T.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **60 (2010)**

Heft 2: **Alfred Loisy au Collège de France : un colloque à l'occasion du centième anniversaire de son élection**

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-381812

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 142 (2010), P. 161-173

UNE PASSION PARTAGÉE POUR LA VÉRITÉ : JOSEPH TURMEL ET ALFRED LOISY

CHARLES J. T. TALAR

Résumé

Tout au long de la période durant laquelle Alfred Loisy s'est efforcé de réformer le catholicisme, Joseph Turmel a travaillé à le subvertir. Malgré leurs projets différents, leurs efforts respectifs les ont rapprochés l'un de l'autre. Turmel a écrit pour la revue de Loisy, la Revue d'histoire et de littérature religieuses, *tandis que, durant sa phase moderniste, les efforts réformistes de Loisy sont de plus en plus considérés comme une destruction du dogme catholique. En essayant de comprendre leurs relations mutuelles, on jette une lumière nouvelle sur la dynamique du mouvement moderniste.*

Avant-propos

Le sort d'Alfred Loisy est exceptionnel par la puissance de sa pensée, par la force de la condamnation qui l'a poursuivi, par la noblesse de sa carrière universitaire comme titulaire de la chaire d'histoire des religions au Collège de France. Cependant on aurait tort de croire que son parcours a été unique. Bien au contraire, de nombreux prêtres en particulier ont suivi un chemin qui a croisé, accompagné, et même rejoint quelquefois celui de Loisy. Nous proposons ici de suivre l'un d'entre eux, «l'abbé» Joseph Turmel.

La formation intellectuelle

Joseph Turmel (1859-1943) a été ordonné prêtre dans l'archevêché de Rennes en 1883. Avant cela, il a étudié à la Faculté de théologie catholique d'Angers où il a lu les commentaires de Gesenius[1] et de Reuss[2]. Ces œuvres critiques lui ont fourni une manière d'approcher les questions bibliques assez

[1] H. F. W. GESENIUS (1786-1879), orientaliste et exégète qui a produit des contributions importantes et durables à l'étude de la grammaire hébraïque et de la lexicographie.

[2] É. REUSS (1804-1891), personnage important dans le protestantisme français du dix-neuvième siècle, qui eut une grande influence par ses propres œuvres et celles de ses élèves, tel qu'Auguste Sabatier.

différente de celle qu'il avait pratiquée au séminaire. Comme pour plusieurs de ses contemporains, de tels livres lui ont donné l'envie d'apprendre la démarche critique pour défendre la foi. Mais la juxtaposition, pleine de contradictions, de sa formation théologique et de ses lectures critiques ont engendré une position intellectuelle fort instable.

À Angers, Turmel a eu le jésuite Louis Billot pour instructeur. Dans son livre sur le modernisme, Gabriel Daly a explicité ses vues. Pour Billot :

> La vraie religion et la vraie foi portaient sur des certitudes, et on ne pouvait pas, à son avis, être certain en quelque sujet que ce soit qu'on ne pouvait expliquer avec une clarté cognitive absolue. Il n'est pas fortuit qu'un des problèmes majeurs auquel il se heurta en théologie fut de défendre l'*obscuritas* de la foi.[3]

Avec ses observations sur l'importance de la certitude dans la théologie de Billot, Daly a mit le doigt sur l'aspect positiviste de sa démarche :

> Elle était positiviste dans la manière dont elle approchait ses sources, notamment le texte de l'Écriture et les documents du magistère ecclésiastique en tant que données simples dont la facture et le sens transcendant étaient là, visibles pour tout le monde. Les *facta externa* étaient là pour être observés et enregistrés par les sens de façon claire comme le jour. L'élément interprétatif était réduit à un rôle minimal, comme quelque chose de ‹subjectif›, et donc, par définition, ouvert à l'erreur. [...]. L'objectivité massive de ce système a réduit le rôle de l'historien à celui de simple communicateur.[4]

Ces éléments se retrouvent dans l'œuvre de Turmel, en particulier dans sa façon d'expliquer l'histoire du christianisme d'une manière positiviste. C'est une image inverse de la théologie scolastique qu'il avait apprise.

Sous la pression des «faits», Turmel a été, peu à peu, obligé d'admettre que «les impostures, les contradictions, les légendes enfantines, les chimères dont l'Ancien Testament était rempli et qui ne manquaient pas même dans les évangiles» avaient ébranlé le dogme de l'inspiration des Écritures. Et comme les Pères de l'Église sont en accord sur ce dogme qui, de plus, «sert de clé de voûte à l'édifice», le «*conclamant Patres*» était par conséquent réduit à néant également. «Sur un point capital l'accord unanime des Pères avait servi à consacrer l'erreur: quelle pouvait bien être sa valeur sur les autres points?»[5]

[3] G. Daly, *Transcendence and Immanence. A Study in Catholic Modernism and Integralism*, Oxford, Clarendon Press, 1980, p. 15: «True religion and faith were about certainties, and one could not in his view be certain about any matter about which one could not expound with absolute cognitive clarity. It is no accident that one of his major problems in theology was to defend the *obscuritas* of faith.»

[4] *Ibid.*, p. 19-20: «It was positivist in that it approached its sources, namely, the text of Scripture and the documents of the magisterium, as simple data whose givenness and transcendent meaning were there for all to see. The *facta externa* were there to be observed and registered by the senses just as any pikestaff might be. The interpretative element was given a minimal role as something ‹subjective› and therefore by definition open to error [...] . The massive objectivity of this system reduced the role of the historian to one of simple communicator.»

[5] J. Turmel, *Comment j'ai donné congé aux dogmes*, Herblay, L'idée libre, 1935, p. 33 *sq*.

Après une lutte prolongée entre l'enseignement traditionnel tel qu'il l'avait subi et les faits établis par la critique, Turmel a perdu la foi en 1886. À partir de cette date, il a cessé «de croire au Dieu créateur, au Dieu du christianisme»[6]. Mais, pour des raisons qu'il a expliquées dans son autobiographie, il a décidé de rester dans l'Église.

Le prix de la vérité

Son approche positiviste de l'histoire prend facilement une tournure ‹‹moraliste››. Dans ce large champ de l'interprétation des faits, seuls les hommes malhonnêtes ne réussissent pas à voir les résultats de la critique. Malhonnêtes aussi sont les théologiens et les historiens du dogme qui ont connaissance des résultats de ce travail critique et qui soutiennent encore les positions traditionnelles dans leurs propres écrits. Turmel était convaincu que l'Église lui avait menti. Dès lors, toute sa démarche peut être conçue comme une quête de vérité.

Mais sous quelle forme? En 1892, à la suite d'une indiscrétion qui a révélé son manque de foi en la présence du Christ dans l'eucharistie, il a été destitué de son poste de professeur au séminaire de Rennes. Toutefois, comme on ne mesurait pas exactement l'étendue de sa perte de la foi, il est resté en marge du clergé de Rennes. Il a ainsi conservé la possibilité de poursuivre ses études, et l'espoir de mettre la vérité en lumière. En 1897, par l'intermédiaire de l'abbé Pautonnier[7], il est entré en contact avec Alfred Loisy et la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. Turmel en devint alors un collaborateur fidèle, et jusqu'à la cessation de la *Revue* en 1907, ses articles ont figuré dans différents numéros, soit sous son propre nom soit sous des pseudonymes. Grâce à cette collaboration, il est également entré en contact avec d'autres revues et il a été sollicité pour écrire des livres[8]. Loisy a été de la sorte l'instrument par lequel Turmel a pu réaliser son ambition de révéler le véritable aspect des choses.

[6] *Ibid.*, p. 54. L'histoire de sa vie est complétée par un second volume: *Comment l'Église romaine m'a donné congé*, Herblay, L'idée libre, 1939. Les deux textes sont réimprimés sous le titre: Joseph TURMEL, *Autobiographie*, Rennes, Libre Pensée rennaise, 2003.

[7] A. PAUTONNIER (1853-1943), professeur, puis, à partir de 1903, directeur au Collège Stanislas.

[8] Parmi les revues dans lesquelles ses articles ont apparu il y a les *Annales de philosophie chrétienne*, la *Revue du clergé français*, *Demain*, *The New York Review*, et la *Revue catholique des Églises*. Une bibliographie de Turmel peut être trouvée dans Kurt-Peter GERTZ, *Joseph Turmel (1859-1943). Ein theologiegeschichtlicher Beitrag zum Problem der Geschichtlichkeit der Dogmen*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 1975.

La collaboration de Loisy et de Turmel

Turmel a commencé sa collaboration par une série d'articles sur l'histoire des anges[9]. Comme son angélologie ne touchait pas au dogme, Turmel l'a signée de son propre nom, au lieu d'utiliser un pseudonyme. Aucune mention n'en est faite dans les *Mémoires* de Loisy.

Mais, Turmel a, en effet, reproduit dans son autobiographie une lettre de Loisy à Pautonnier qui fournit une idée du jugement de l'exégète sur la qualité de l'œuvre en question : «Dans l'ensemble je crois que l'histoire des dogmes de M. Turmel pourra rivaliser avec ce que l'Allemagne a produit de plus savant, qu'elle aura de plus l'avantage d'être conçue largement, en dehors de tout système *a priori*, et d'être beaucoup plus claire dans l'exposition.»[10]

Dans ses articles sur le dogme du péché originel[11], Turmel s'est montré plus hardi que sur les anges. Néanmoins, les deux séries ont suscité la controverse; la première avec Julien Fontaine[12], la seconde avec Eugène Portalié[13]. Ces controverses ont attiré l'attention du cardinal Richard, archevêque de Paris. Et c'est ici que les destinées de Turmel et de Loisy se rejoignent.

Le cardinal Richard, de son propre aveu, a envoyé à Rome une dénonciation des articles de Turmel et de ceux de Loisy dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, pour les faire condamner. Mais, au lieu de la condamnation publique du Saint-Office telle que le cardinal l'avait demandée, Turmel ne reçut de l'*Index* qu'un simple monitoire avec injonction de soumettre désormais ses articles de science religieuse à l'*imprimatur* épiscopal.

Concernant l'affaire Turmel, Loisy a écrit plus tard que Rome «n'avait pas jugé bon de lui [*sc.* au cardinal Richard] donner pleine satisfaction, et on lui avait livré à moitié l'infortuné Turmel, que nous n'avions pas songé à défendre,

[9] J. TURMEL, «Histoire de l'angélologie des temps apostoliques à la fin du Ve siècle», RHLR (1898), I, p. 289-308; II, p. 407-434; III, p. 533-552; «L'angélologie depuis le faux Denys l'Aréopagite», (1899), I, p. 217-238; II, p. 289-309; III, p. 414-434; IV, p. 537-562.

[10] TURMEL, *Comment j'ai donné congé aux dogmes*, *op. cit.*, p. 109.

[11] J. TURMEL, «Le dogme du péché originel avant saint Augustin», RHLR (1900), I, p. 503-526; (1901), II, p. 13-31; III, p. 235-258; «Le dogme du péché originel dans saint Augustin» (1901), I, p. 385-406; II, p. 406-426; III, p. 128-146; IV, p. 209-230; «Le dogme du péché originel après saint Augustin dans l'Église latine», (1902), I, p. 289-321; II, p. 510-533; (1903), III, p. 1-24; IV, p. 371-404; (1904), V, p. 48-67; VI, p. 143-163; «Le dogme du péché originel dans l'Église grecque après saint Augustin», (1904), p. 236-251.

[12] J. FONTAINE (1839-1917), jésuite, polémiste implacable contre les sciences religieuses. Concernant cette controverse, *cf.* C. J. T. TALAR, «The Author of Evil: The Devil in the Patristic Scholarship of Joseph Turmel», *Downside Review* (2009), p. 279-291.

[13] E. PORTALIÉ (1852-1909), jésuite, spécialiste d'Augustin; à cette époque, il enseignait à l'Institut catholique de Toulouse.

parce que nous ne le savions pas menacé.» Pour l'instant, Loisy avait échappé aux foudres [14].

L'*imprimatur* épiscopal exigé était donné par Rennes, et non par Paris. La surveillance était plus légère, et ainsi Turmel put poursuivre sa route, tout comme Loisy, en 1902 avec *L'Évangile et l'Église* et l'année suivante avec *Autour d'un petit livre*.

L'Évangile et l'Église

La correspondance échangée entre Loisy et Turmel [15] montre que ce dernier avait lu les deux petits livres rouges avec attention. D'ailleurs, l'exemplaire de Turmel de *L'Évangile et l'Église*, avec ses annotations, retrouvé par chance, fournit des précisions sur son jugement [16].

Le 16 septembre 1902, Turmel écrit à Loisy son appréciation de *L'Évangile et l'Église*. Les chapitres sur l'Église et le culte catholique lui ont fait une impression très favorable; le dernier surtout a été «magistralement rédigé». Il profite aussi de l'occasion pour lui communiquer ses difficultés à propos de la conscience messianique et de la résurrection de Jésus. Il encourage même Loisy à faire des études complémentaires et plus étendues sur ces questions [17].

Dans la lettre suivante du 15 octobre, il livre à Loisy la première impression produite par le petit livre rouge autour de lui: «Il y a trois prêtres, à ma connaissance, qui ont acheté *L'Evangile et l'Eglise*. Deux autres vont l'acheter. Un autre enfin l'a lu dans mon exemplaire. L'impression générale est celle de la stupeur. On est effrayé et en même temps profondément troublé.» [18]

En janvier 1903, il commente la condamnation du livre par le cardinal Richard et la publicité pour le livre faite par des critiques comme celles de Gayraud et Batiffol [19]. Il avoue: «Dès que j'eus lu "L'Evangile et l'Eglise" j'eus vaguement l'idée que ce petit livre était un événement et j'en ai parlé dans ce sens à mes amis; mais je n'avais pas l'idée du tapage que l'on a fait autour de

[14] A. Loisy, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, Paris, Nourry, t. 2, 1931, p. 45. *Cf.* J. Turmel, *Comment j'ai donné congé aux dogmes*, *op. cit.*, ch. IX, pour sa version de la censure.

[15] BN NAF 15662, N° 14-108.

[16] M. Michel Le Normand, spécialiste de Turmel, a trouvé l'exemplaire personnel de Turmel chez un bouquiniste rennais; je le remercie de m'avoir communiqué les annotations faites par Turmel.

[17] BN NAF 15662, N° 16. Les difficultés de Turmel sur la résurrection apparaissent de façon plus détaillée dans ses annotations de *L'Évangile et l'Église*.

[18] BN NAF 15662, N° 18.

[19] *Ibid.*, N° 20-21. Hippolyte Gayraud (1856-1911), dominicain, devint prêtre séculier en 1893. Il a initié des séries d'articles contre *L'Évangile et l'Église* et *Autour d'un petit livre*. *Cf.* É. Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Tounai, Casterman, 1979, p. 125-129, 191-196. Pierre Batiffol (1861-1929) devint recteur de l'Instutit catholique à Toulouse en 1898, où il a fondé le *Bulletin de littérature ecclésiastique*.

lui.» Il poursuit ses pensées sur la résurrection et sollicite l'avis de Loisy. Le thème de la résurrection l'occupe d'ailleurs encore dans les lettres suivantes[20].

Autour d'un petit livre

Dans ses *Mémoires*, Loisy parle du projet original de *Autour d'un petit livre*. Au cours de son élaboration, il est question de neuf lettres, au lieu des sept qui ont finalement paru à la fin de 1903. Une des lettres, qui n'a pas été publiée – la sixième dans le projet initial, où elle venait avant la lettre sur l'Église –, avait pour destinataire «"un aumônier", – l'abbé J. Turmel». Il y discutait «les récits de la résurrection du Christ»[21]. Cette lettre était «complètement rédigée, mise au point pour la publication», mais Loisy l'a «retenue», pour des raisons qu'il a communiquées à Friedrich von Hügel dans une lettre du 31 mars:

> Je rédige en ce moment un travail sur les récits de la résurrection pour défendre une page du petit livre. Mais j'ai peur que le petit livre ne soit trop facile à défendre, et que le témoignage évangélique n'apparaisse vraiment trop contradictoire et trop faible. Cependant, pour moi, je suis content de mes conclusions; car les textes sont une expression un peu enfantine de très grande foi, et ils ne perdent rien à ne pas être l'expression inconsistante, historiquement contestable, de faits que l'histoire ne connaît pas.[22]

Turmel, les dogmes et les pseudonymes

En 1906 et en 1907, Turmel n'a pas abordé deux sujets de doctrine, mais deux sujets de dogme, la trinité et la mariologie. Pour l'exposition de ces matières, il a pensé plus prudent d'adopter des pseudonymes. Dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (non soumise à l'*imprimatur*) de 1906, trois articles sur la trinité paraissent, signés par Antoine Dupin[23]. En 1907 c'est ensuite le tour de trois articles sur la mariologie, signés par Guillaume Herzog[24]. À l'époque, on a dit qu'en publiant les articles de Dupin et d'Herzog, la revue avait voulu se suicider. En tout cas, le troisième article d'Herzog a coïncidé avec la fin de la première série de la revue. Le dernier article figure dans le numéro de 1907.

[20] *Cf.* les lettres du 3 mars 1903, 19 mars 1903, 19 octobre 1903. *Ibid.*, n°. 23-24, 25-26, 29-31.

[21] A. Loisy, *Mémoires*, *op. cit.*, t. II, p. 234.

[22] *Ibid.*, p. 238 *sq.*

[23] A. Dupin, «Les origines des controverses trinitaires», RHLR 11 (1906), p.219-231; «La Trinité et la théologie des hypostases dans les trois premiers siècles», (1906), p 353-365; «La Trinité dans l'école modaliste jusqu'à la fin du IIIe siècle», (1906), p. 515-532.

[24] G. Herzog, «La conception virginale du Christ», RHLR 12 (1907), p. 118-133; «La virginité de Marie d'après l'enfantement», (1907), p. 320-340; «La sainte Vierge dans l'histoire» (1907), p. 483-607.

Pour Turmel, ces articles ouvrent un nouveau chapitre de sa vie: désormais, il ne se pose plus la question de savoir s'il peut défendre ses idées, mais s'il doit échapper à l'identification avec Dupin et Herzog.

L'identification avec Herzog a été facilitée par une défaillance d'attention de sa part. Pour les deux séries d'articles, il a sorti de ses tiroirs des manuscrits composés depuis plusieurs années déjà. Lorsqu'il a envoyé les articles sur l'histoire de la Sainte Vierge, il a oublié qu'il en avait déjà utilisé quelques pages dans son *Histoire de la théologie positive* (1904)[25].

L'assimilation d'Herzog et de Turmel a été sujette à deux interprétations: soit Herzog était le plagiaire de la *Théologie positive*, soit c'était un pseudonyme créé par Turmel pour éviter la censure. Quelques-uns ont penché pour la première hypothèse, et Turmel pouvait bien citer, pour sa défense, des cas où des écrivains catholiques avaient fait des emprunts étendus à ses travaux, mais la seconde hypothèse n'avait rien d'invraisembable, et encore une fois le jésuite Portalié est monté en première ligne, aidé par son confrère de Toulouse, Louis Saltet[26].

Durant cette controverse, Turmel a déclaré plusiers fois, oralement et par écrit, qu'il n'était «ni Herzog ni Dupin», qu'il «professe tout ce que professe l'Église romaine et rejette tout ce qu'elle rejette», qu'il adhère à tous les dogmes mariaux que l'Église a enseignés[27]. Ces déclarations ont mis fin à la campagne de Saltet, mais on n'en resta pas là.

Dans plusieurs articles parus dans les *Études*, Portalié a attaqué la plupart des écrits de Turmel qui portaient son nom. Ce dernier a décrit cette démarche dans son autobiographie:

> À la différence de Saltet qui affectait de s'en prendre uniquement au plagiaire Herzog et qui ne m'attaquait que par ricochet, Portalié attaque directement les écrits signés de mon nom; Herzog n'intervient qu'occasionnellement. Alors il est copieusement injurié; pas plus pourtant que Loisy dont il dit (5 août p. 343) que «jamais on n'a vu pareil débordement de duplicité et pareille inconscience à en fournir le document authentique»; et un peu plus loin (p. 356): «par les révélations de ses *Lettres* Loisy se déshonore à tel point que la sympathie fait partout place au mépris».[28]

Cette fois Rome est intervenue avec des censures formelles. Voici les mots de Turmel:

[25] J. TURMEL, *Histoire de la théologie positive*, t. I, *Depuis l'origine jusqu'au concile de Trente*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1904.

[26] Plusiers articles écrits par Saltet ont paru dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique* au cours de 1908; Herzog y était fortement condamné et, sans accuser directement Turmel d'être Herzog, l'insinuation de leur identité était claire. Louis Saltet (1870-1952), prêtre du diocèse de Rodez, fut professeur d'histoire ecclésiastique de 1898 à 1946.

[27] J. TURMEL, *Comment l'Église romaine m'a donné congé*, *op. cit.*, p. 31.

[28] *Ibid.*, 46. Turmel fait référence à la série publiée par PORTALIÉ, «"La Question Herzog-Dupin" et la critique catholique», *Études* 116 (juil.-sept. 1908), p. 335-359 [5 août]; p. 506-538 [20 août]; p. 605-638 [sept.]; p. 763-794 [sept.]; *cf.* aussi A. LOISY, *Quelques lettres sur des questions actuelles et sur des événements récents*, Ceffonds, Chez l'auteur, 1908.

> Rome, qui était fixée sur mon compte, décida de ne laisser échapper aucun de mes enfants et de les massacrer tous. Seulement elle procéda par charrettes. Dans la première montèrent l'*Histoire du dogme de la papauté*, l'*Histoire du dogme du péché originel*, l'*Eschatologie à la fin du IVe siècle*. Par une attention délicate le livre de Herzog prit place près d'eux. La Congrégation de l'Index ne dit pas que j'étais Herzog; elle laissa seulement voir aux lecteurs attentifs qu'elle n'était pas dupe du pseudonyme. Ce premier convoi eut lieu le 5 juillet 1909. Le second convoi daté du 9 mars 1910 comprit le premier volume de ma *Théologie positive*, mon *Tertullien* et mon *Saint Jérôme*. [...]. Un troisième convoi eut lieu le 2 janvier 1911 pour le second volume de ma *Théologie positive*.[29]

Après 1908, le nom de Turmel a définitivement disparu des pages des revues savantes, mais il a été remplacé par une véritable équipe d'écrivains portant des noms pseudonymes, chacun ayant son domaine de prédilection: Louis Coulange, Alexis Vanbeck, André Lagarde, Robert Lawson, Armand Dulac, Henri Delafosse, André Michel, Edmond Perrin, Hippolyte Gallerand, V. Normand, Paul Letourneur.

En 1929, une nouvelle campagne a été lancée contre Turmel dans l'intention de le démasquer. Acculé, il admit, non seulement que c'était bien lui qui se cachait derrière Dupin et Herzog, mais aussi derrière tous les autres pseudonymes. Le 15 novembre 1931, il a été excommunié et déclaré *vitandus*.

Turmel et Loisy

Mais revenons aux années 1908-1909, celles de la candidature, de l'élection et de l'entrée de Loisy au Collège de France. À l'époque, Turmel est occupé à se défendre contre les accusations de Saltet et de Portalié notamment. Son *Histoire du dogme de la papauté*, parue en 1908, a fait scandale[30]. Dans ses lettres à Loisy, il a parlé de ses recherches sur l'eucharistie et la pénitence, sujets qu'il abordera sous des pseudonymes dans la nouvelle série de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, commencée en 1910.

Après la nomination de Loisy au Collège de France, il lui a envoyé de brèves félicitations sur une carte de visite:

[29] *Cf.* J. TURMEL, *Comment l'Église romaine m'a donné congé*, *op. cit.*, p. 59 *sq.*; J. TURMEL, *Histoire du dogme de la papauté*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1908; *Histoire du dogme du péché originel*, Mâcon, Protat frères, 1904. *L'eschatologie à la fin du IVe siècle* a paru à l'origine dans RHLR de 1900, puis en brochure: Mâcon, Protat frères, 1900. J. TURMEL, *Tertullien*, Paris, Librairie Bloud et Cie, 1904; *Saint Jérôme*, Paris, Libriarie Bloud et Cie, 1906; *Histoire de la théologie positive*, t. II, *Du concile de Trente au concile du Vatican*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1906.

[30] Le 19 avril 1908, Pautonnier a écrit à Loisy: «Je viens de voir Turmel, il est accusé d'être Herzog, cela va lui créer de gros ennuis. Je me demande comment il a échappé jusqu'ici; il me semble impossible qu'il échappe plus longtemps. Il vient de recevoir l'*imprimatur* pour son histoire de la Papauté qui fourmille des hérésies les plus dangereuses. Cela montre une grande simplicité dans les réviseurs. Mais il trouvera un Saltet pour le dénoncer, et il y aura des juges pour le condamner malgré l'*imprimatur*.» (BN NAF 15662, N° 36)

L'Abbé Turmel

vient d'apprendre la nomination de Monsieur Loisy à la chaire d'Histoire des religions, s'empresse de lui témoigner la joie intense que lui cause cet événement dans lequel il voit la revanche de la science sur le charlatanisme.[31]

Nous avons vu que, jusqu'à cette époque, les destinées de Loisy et de Turmel ont été très liées. Turmel a été un collaborateur régulier de la «revue grise» de Loisy. Les écrits des deux savants ont été dénoncés à Rome en même temps. De l'avis de Turmel, Loisy a poursuivi le même objectif que lui: la subversion du dogme et l'apostolat de la vérité[32]. Mais il y a tout de même aussi des différences frappantes.

Quelques différences

On sait comment Loisy a décidé de rétablir la vérité après avoir lu le second volume de l'autobiographie de Houtin, *Ma vie laïque*, que Félix Sartiaux a fait paraître en 1928. Cet ouvrage contient en effet, parmi les «Silhouettes d'ecclésiastiques», une présentation qui porte comme titre: «Chez un tacticien»[33]. Loisy s'est reconnu dans ce portrait et les *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps* comportent sa défense[34].

Pendant toutes ces années, Loisy a poursuivi sa carrière au Collège de France et multiplié les publications, tandis que Turmel a vécu et travaillé dans l'obscurité à Rennes, jusqu'aux événements de 1929 et 1930. Après avoir été démasqué, sa tâche a été plus difficile que celle de Loisy. Celui-ci pouvait se défendre et attester qu'il avait conservé une foi symbolique, même après sa confrontation avec les résultats de la critique, et surtout qu'il avait conservé une foi en l'Église comme force morale dans la société. Quand la possibilité d'une réforme du catholicisme parut perdue, il a critiqué ouvertement l'Église romaine et s'est attiré l'excommunication majeure. Dans son esprit, les choses étaient claires.

Turmel, de son côté, a trompé son archevêque, les lecteurs de ses écrits et les pourfendeurs d'hérésie. Il a menti, et il a menti plusieurs fois. Dans son *Apologia pro vita sua*, il a dû surmonter des obstacles considérables pour défendre son intégrité.

[31] Message daté de mars 1909 (BN NAF 15662, N° 37).

[32] Avec la même intention, mais, de l'avis de Turmel, pas avec la même efficacité. Dans un *Mémoire sur mes travaux* qui est publié par K.-P. GERTZ, *op. cit.* (p. 302-309), Turmel a écrit que, tandis que les modernistes comme Duchesne, Lagrange, Batiffol et Loisy travaillaient comme lui pour saper les dogmes, ils écrivaient avec des «équivoques, [...] réticences calculées» (p. 307).

[33] A. HOUTIN, *Ma vie laïque*, Paris, Rieder, 1928, p. 155-161.

[34] *Cf. Alfred Loisy, sa vie, son œuvre*, annoté et édité par É. POULAT, Paris, C.N.R.S., 1960.

Quand il a cherché à établir une justification de sa ligne de conduite, il a invoqué la justice. L'Église a perdu ses droits sur lui : elle a caché systématiquement la vérité, elle a nourri les aspirants au sacerdoce de mensonges. Il lui a rendu en quelque sorte la monnaie de sa pièce. Quant à «l'indignation factice des apologistes, qui ont dénoncé avec fracas ce qu'ils appelaient [son] mensonge», plutôt que de lui reprocher d'avoir manqué à son devoir d'inculpé, ce sont ses juges, souligne-t-il, qui ont commencé par «manquer au premier et au plus important de leurs devoirs professionnels», et ainsi «leur conduite immorale leur enlevait tout droit à la vérité»[35].

En trompant les autorités, Turmel a préservé sa capacité à révéler la vérité qu'il avait découverte dans ses travaux et ses recherches :

> La réhabilitation étant une chimère, mon espoir possible et aussi ma seule ambition était d'éclairer les âmes de bonne volonté, de leur présenter les preuves des variations dogmatiques chrétiennes. [...]. Ce programme de vie était ma seule planche de salut: je m'y accrochais. À défaut de la justice que la hiérarchie ne consentirait jamais à me rendre, il donnait satisfaction au désir de revanche, [...] qui bouillonnait sans cesse en moi, et aussi à la soif d'apostolat qu'incarnait cette autre devise : Martyr de la vérité j'en serai l'apôtre.[36]

Même après son excommunication, Turmel a continué de porter la soutane, a gardé le titre d'abbé et a continué de dire la messe les dimanches. Il a donc dû aussi se justifier devant les accusations de pratiques trompeuses en restant prêtre, de sacrilège en continuant de dire la messe, sans compter que le tout pouvait être attribué à des motifs vénaux. Sa réponse à de telles accusations a été d'invoquer son apostolat de vérité, appuyé sur les recherches approfondies menées sur les sources primaires et secondaires. En ce sens, son apostolat a servi de légitimation à sa conduite, mais sans espérer que sa hiérarchie ou les tenants de la foi ordinaire soient convaincus par elle.

Cependant, même si le témoignage n'a pas réussi à convaincre la hiérarchie catholique de son honnêteté morale ou la foi catholique de la vérité de ses affirmations, ce témoignage n'est pas nécessairement vain. Dans son ouvrage consacré aux exigences morales de la mémoire, Jeffrey Blustein nous rappelle que témoigner procure une valeur morale «qui vient de l'idée que l'on est meilleur pour avoir témoigné même en vain»[37]. Peu importent les conséquences du témoignage, il possède sa valeur symbolique potentielle. «Porter témoignage a une valeur morale, parce que cela révèle ou exprime notre allégeance au bon et au vrai, notre répudiation du mauvais et du faux.»[38] Et cela donne une voix aux silencieux, à ceux qui ont été traumatisés par l'injustice ou intimidés jusqu'au silence. Turmel rattache sa quête de la vérité et son engagement à la

[35] J. TURMEL, *Comment l'Église romaine m'a donné congé*, *op. cit.*, p. 140.

[36] *Ibid.*, p. 126.

[37] J. BLUSTEIN, *The Moral Demands of Memory*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 329 : «Témoigner, en d'autres termes, peut exprimer le caractère et la conviction, et sa relation au caractère et à la conviction est une partie importante de l'explication de sa valeur morale.»

[38] *Ibid.*, p. 337.

diffuser à son intégrité personnelle. Il décrit cela comme la seule chose juste à réaliser; il ne peut rien faire d'autre. Et souvent, il fait référence à ceux qui ont payé le prix pour oser dire de sembables vérités, ou à ceux qui partagent sa vérité mais n'osent pas la révéler.

Même après la publication de ses *Mémoires*, Loisy n'a pas toujours réussi à convaincre ses lecteurs. En termes proches de ceux qui ont accompagné la démarche de Turmel, Jean Levie a écrit en 1946 :

> [S]ans que personne s'en rendît compte, pas même ses amis les plus intimes, sans qu'il eût rien abandonné de sa vie extérieure de prêtre, de sa messe quotidienne [...], [Loisy] se trouva, dès 1886 [notez la coïncidence de date avec celle à laquelle Turmel perd sa foi], comme il l'a révélé en 1911, avoir complètement perdu la foi; il allait vivre encore vingt-deux années, de 1886 à 1908, de cette double vie, extérieurement chrétienne, intérieurement incrédule, jusqu'à sa révolte définitive en 1908 et l'excommunication qui la suivit.[39]

On peut dire que la raison ultime de témoigner telle que l'a énoncée Turmel pourrait également s'appliquer à Loisy.

La mouvance moderniste

Les chemins de Turmel et de Loisy nous aident à mieux comprendre la dynamique du mouvement moderniste. Au centre, il y a la question fondamentale suivante : comment doit-on articuler les conclusions de l'érudition moderne, spécialement de la critique historique, aux doctrines et à la théologie héritées de l'Église? Parmi les réponses à cette question, il est possible de distinguer un centre, une aile gauche, rationaliste, et une aile droite, progressiste[40].

Les rationalistes, comme Joseph Turmel et Albert Houtin, ont donné pleine autorité à l'histoire critique et ont insisté sur le discrédit de la théologie catholique. Christophe Théobald a pointé l'essentiel :

> Le dogme et le fait historique apparaissent [...] sur un même plan, en ce sens que leur réalité ou leur non-réalité est considérée comme scientifiquement vérifiable. L'idée que le dogme surnaturel pourrait être l'expression d'une foi qui se développe n'est pas concevable; ou bien celui-ci est en bloc conforme aux faits historiques et on l'accepte, ou bien il est légendaire et on doit l'écarter.[41]

Cette mentalité peut être décrite comme «binaire», parce que, pour elle, il n'y a que deux possibilités : soit le rejet déclaré et l'hostilité à la supercherie pieuse, soit la soumission dissimulée. Donc Turmel a perdu sa foi et a

[39] J. LEVIE, *Sous les yeux de l'incroyant*, Paris, Desclée de Brouwer, 1946, p. 192.

[40] É. POULAT, *Une œuvre clandestine d'Henri Bremond*, Rome, Edizioni di storia e litteratura, 1972, p. 21 *sq.*; C. THÉOBALD, «L'entrée de l'histoire dans l'univers religieux et théologique au moment de la "crise moderniste"», *in* : J. GREISCH *ET AL.*, *La crise contemporaine*, Paris, Beauchesne, 1973, p. 10-18.

[41] C. THÉOBALD, *op. cit.*, p. 12.

travaillé longtemps à saper l'édifice des dogmes. Il a justifié sa conduite par sa conviction que l'Église mentait, et qu'en conséquence elle avait perdu sa fidélité et son honnêteté.

Les rationalistes comme Turmel et Houtin divergent des ‹‹progressistes››, comme Pierre Batiffol et Alfred Loisy, qui, eux, admettent la légitimité du développement des dogmes.

Les progressistes n'estiment pas que la réconciliation de l'histoire et de l'orthodoxie théologique exige une réforme radicale de l'enseignement catholique, tandis que les modernistes du centre ont un avis différent.

Pour les progressistes, il est possible de distinguer dans le dogme un élément essentiel et immobile et un élément peu à peu explicité ou inféré par la réflexion ecclésiastique. L'élément essentiel et statique ne peut pas se distinguer *a priori* de l'élément qui se développe, mais seulement par la mise en œuvre d'une théologie positive qui soit capable d'expliciter et d'assurer ainsi le progrès vers une connaissance plus profonde de la révélation[42].

Différent d'un Batiffol, pour lequel la pratique de la critique révélerait un élément essentiel, permanent, du dogme que l'on pourrait distinguer des formes historiques prises par le dogme, Loisy a cru que le travail scientifique du passé récent avait introduit un schisme entre l'univers religieux ancien et la conscience historique moderne. Ce travail a eu pour effet de dissoudre l'élément essentiel au lieu de le mettre en relief. Par conséquent les efforts pour conserver les formules traditionnelles ont eu souvent pour résultat, aux yeux de Loisy, l'incompréhensibilité, et éventuellement l'incrédulité. Il a estimé qu'il fallait traduire ces formulations, en pratiquant non simplement une traduction de langage, mais une traduction des idées elles-mêmes. Une actualisation en quelque sorte. Pour l'accomplir, Loisy a trouvé une garantie épistémologique dans la notion de vérité relative, ou relativité historique, concept qui demeura étranger aux rationalistes. Pour lui, le dogme perd sa qualité d'immutabilité, parce qu'il n'est pas l'expression immédiate de la révélation, mais sa traduction pour une époque, et qu'il est le fruit d'une élaboration théologique sujette à changement.

Il est clair que, quoique Turmel et Loisy partageassent une même passion pour la vérité, ils ont différé assez largement quant aux méthodes pour l'atteindre et aux motifs pour la rechercher. Pour les années durant lesquelles Loisy a nourri l'espoir d'une réforme du catholicisme et d'un rôle de l'Église comme puissance morale dans le monde, il a pu être regardé comme un moderniste. En revanche, parce que Turmel, dès 1886, a mené son travail de sape de l'enseignement de l'Église, certains savants mettent en question la légitimité de son étiquette de «moderniste»[43]. Néanmoins, il est également clair que Turmel a estimé que Loisy et d'autres partageaient un but identique au sien :

[42] *Ibid.*, p. 14 *sq.*

[43] *Cf.* notamment : A. VIDLER, *A Variety of Catholic Modernists*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, p. 61 ; A. HOUTIN, *Histoire du modernisme catholique*, Paris, Chez l'auteur, 1913, p. 397-401 ; F. SARTIAUX, *Joseph Turmel. Prêtre, historien des dogmes*, Paris, Rieder, 1931, p. 212.

> Les modernistes avaient sans doute un ardent désir de ruiner les dogmes, et ils s'efforcaient de mener à bien cette méritoire opération. Mais les précautions dont ils s'entouraient, les expédients auxquels ils avaient recours paralysaient en grande partie leur activité et étaient bien près de la rendre stérile.[44]

En tout cas, aux yeux des orthodoxes, les articles de Dupin et d'Herzog, comme les écrits signés Turmel, appartenaient au mouvement moderniste, conçu comme un mouvement destructif et non pas réformiste. Comme l'observation de Jean Levie en témoigne, Loisy a été à cet égard assimilé à Turmel.

[44] K.-P. GERTZ, *op. cit.*, p. 308.